

## ON S'ABONNE :

AU BUREAU DU JOURNAL,  
Rue Neuve-Saint-Augustin, 18.  
En face la rue Monsigny.

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Paris.

Trois mois. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 15  
Un an. . . . . 24

## ANNONCES :

CINQUANTE CENTIMES LA LIGNE.

Le Journal paraît deux fois par semaine,  
le JEUDI et le DIMANCHE.

On reçoit de midi à quatre heures les demandes et avis  
qui pourraient intéresser le public.



## ON S'ABONNE :

Chez Charles Bohaire, libraire,  
Rue de Grammont, 6.  
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour les Départemens.

Trois mois. . . . . 8 fr  
Six mois. . . . . 13  
Un an. . . . . 28

## ANNONCES :

CINQUANTE CENTIMES LA LIGNE.

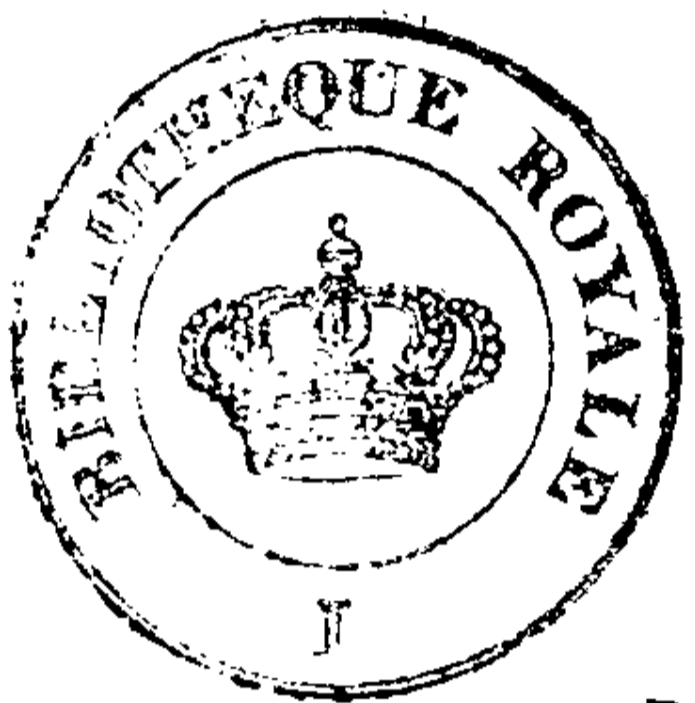
On ne reçoit que les lettres affranchies.

On s'abonne directement, par les Messageries par un  
mandat sur la poste ou sur une maison connue.

# LES COULISSES

PETIT JOURNAL

Des Théâtres, de la Littérature, de la Bourse et des Modes.



THEATRE-FRANÇAIS.

## Question Menjaud.

Nous avons déjà eu l'honneur de faire part de la perte douloureuse que le Théâtre-Français est à la veille de ne pas faire. Nous avons même dit notre opinion à l'égard de cette retraite dont l'acteur Menjaud menace ses camarades, si ses appointements ne sont pas augmentés. Aujourd'hui, nous sommes heureux de voir que la presse parisienne est entièrement de notre avis.

« M. Menjaud, dit un de nos confrères, est assurément un acteur très agréable, doué d'heureuses qualités et de qualités quelquefois brillantes dans une certaine classe de rôles ; mais il faut dire que la Comédie-Française ne représente pas grand'chose aujourd'hui, pour que M. Menjaud, malgré tout le mérite que nous nous plaignons à lui reconnaître, y occupe la place la plus élevée et que sa retraite soit une calamité. M. Menjaud reçoit à ce qu'on dit, de la Comédie-Française et sur la subvention, 15,000 fr. Nous nous garderons bien de dire qu'il est payé plus qu'il ne vaut, mais il nous semble que son talent est très-honorablement rétribué ; le payer plus cher ce serait jeter la perturbation dans le théâtre et susciter les prétentions de tous les emplois, depuis M. Ligier jusqu'à M. Dailly ; ce ne seraient plus 200,000 francs de subvention qu'il faudrait, ce serait un million. Il était certain que l'engagement monstre de Mlle Rachel mettrait en mouvement toutes les ambitions ; déjà, comme on voit, M. Menjaud a demandé en riant 50,000 fr. ; d'autres prendront la chose plus au sérieux et les demanderont sans rire, ce qui n'en sera que plus plaisant.

Il est sûr que la retraite de M. Menjaud, qu'en

dépôt de l'article 12 du décret de Moscou on ne pourra faire rester pour jouer la comédie malgré lui, sans être une calamité, sera une chose très fâcheuse pour le théâtre. Quand M. Monrose, M. Perrier, Mme Desmousseaux et Mlle Anaïs se seront retirés, il ne restera plus, en femmes, un seul talent (Mlle Rachel en dehors, bien entendu) et en hommes, en talents de quelque valeur, il n'y aura à citer que MM. Ligier, Beauvallet et Samson : nous ne parlons pas de M. Firmin, qui n'est plus que sociétaire et qui peut s'en aller d'un moment à l'autre. Après ce peu de noms de sociétaires, c'est bien le cas de dire, sans crainte d'être contredit par personne : *Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* »

Voici la semaine sainte. Les théâtres de Paris vont chômer plus ou moins. En conséquence, l'Opéra en tête a dû clôturer hier ses représentations qui ne seront reprises que lundi prochain. — N'en déplaie donc à la direction, voilà Mme Stoltz en vacance.

A propos de Mme Stoltz, un habitué de la rue Lepelletier prétendait l'autre soir que la maigre femme avait la direction de l'Opéra dans sa manche.

— C'est impossible, lui répondit quelqu'un.

— Mais...

— C'est impossible, vous dis-je, quelque habile que l'on soit, on ne peut pas être partout.

Les nouvelles de Londres arrivées ces jours-ci donnent de grands éloges à la Carlotta-Grisi, qui fait en ce moment les délices de la bonne compagnie britannique. — Je ne serais pas étonné de voir notre danseuse faire oublier à

John Bull ses désastres dans l'Afghanistan. — Une danse fait oublier l'autre.

Puisqu'il s'agit de puff, disons celui que l'on fait circuler depuis quelques jours, au sujet du général Bugeaud.

On prétend que cet intrépide rival d'Abd-el-Kader va être créé noble et recevoir un blason plus ou moins quelconque.

Cela nous semble sage. Comme il est plus facile de faire de M. Bugeaud un gentilhomme qu'un homme gentil, le gouvernement a dû prendre la plus aisée de ces deux tâches.

Les promenades de Longchamps ont commencé hier par un temps humide et froid. — Aussi nos petites vanités se sont-elles montrées fort rares. — Aujourd'hui l'on fait bien sortir sa femme dans les jours froids, mais ses chevaux, c'est autre chose.

On assure qu'à l'occasion de la semaine sainte, M. Chambolle, rédacteur en chef du *Siècle*, a demandé à ses collaborateurs une rédaction spirituelle. — Tout porte donc à croire que la semaine sainte sera fort courte dans les bureaux du *Siècle*.

Grande nouvelle ! Le célèbre puits de Grenelle s'est enfin lassé de nous jeter des pierres à la tête. Voilà qu'il lui prend fantaisie de produire enfin de l'eau claire. — Aurait-il le dessein d'aspirer à l'Académie ? — Pourquoi pas ? — C'est produire enoore plus qu'une foule de Denis Pasquier.

Marie Capelle vient de trouver un ingénieux moyen pour se soustraire aux rigueurs du régime des prisons. Elle a déclaré qu'elle était

folle, ce qui n'est pas si bête.—En conséquence, on va la transporter dans une maison d'aliénés.

Ses ennemis diront sans doute qu'elle aurait dû plus tôt perdre la tête.

Encore une nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas. C'est le bruit le plus nouveau qui ait circulé cette semaine dans le monde lettré.—Une de nos lionnes a motivé en ces termes l'effrayante rapidité avec laquelle ledit *marquis de la Pailletterie* fait succéder une nouvelle œuvre à une œuvre nouvelle :

Savez-vous pourquoi le *marquis*  
Griffonne de nombreux ouvrages?  
C'est qu'aujourd'hui par ses écrits  
Tout *marquis* veut avoir des *pages*.

Le *Morning Herald* disait l'autre jour : « Les pieds de S. M. sont d'une petitesse si remarquable que pas une seule dame n'a pu chausser les pantoufles mignonnes que sa mère, la duchesse de Kent, vient de lui broder. »

Cela nous étonne d'une jeune souveraine qui doit avoir tous les *corps* de l'état à ses pieds.

Les salons parisiens se disposant à faire leurs pâques, nous n'avons eu ces jours passés qu'un petit nombre de soirées et de réunions élégantes.— Les ridicules se font ermites.

## Coulisses du Monde artistique

### Soirée de M<sup>lle</sup> Bourbier.

Mlle Virginie Bourbier, l'actrice regrettée du public, donnait lundi dernier une charmante soirée d'artistes dans son délicieux appartement la cité des Italiens.

Les artistes les plus estimés, Ponchard, Roger, Barroilhet, ont tour à tour excité les sympathies de cette réunion d'élite.

On remarquait les plus charmantes artistes de nos théâtres ; Mlles Louise et Nathalie Fitzjames, Recio, de l'Opéra, Mlle Avenel, du théâtre-Français ; Mme Potier, de l'Opéra-Comique ; Mlle E. Sauvage, des Variétés.

Le monde russe était représenté par le chien si joli de Mlle Bourbier et par le si affreux prince Abeilard au grand complet, qui n'a dit que cinq mots dans toute la soirée.

— Mademoiselle, votre soirée est charmante.

— Merci ! mon prince, a répondu la spirituelle artiste avec une intonation fort polie pour un Russe, mais quelque peu ironique pour un Français.

Au souper des hommes, M. Roger de Beauvoir a récité une ravissante pièce de vers attribuée à M. Al. de Musset, à la gloire de la veuve de lettres.

La soirée a été interrompue par la chute d'un cadelaire qui aurait pu blesser fort grièvement la dame qui l'a reçu sur la tête. Heureusement elle en a été quitte pour la peur et une écorchure.

Du reste, il n'y a pas eu d'autre accident, car la veuve W\*\*\* ne s'est livrée à aucune espèce

de lecture, ce qui aurait pu occasionner une autre chute non moins dangereuse.

## Coulisses des Salons étrangers

### La Livrée Tudor à Longchamp.

Il est minuit. — Au dehors, la pluie et la neige et les rafales de mars qui sifflent aux vitraux. — Au dedans, un autre concert, celui des ronflements les plus lourds, les plus prosaïques, les plus anglais du monde.

Car, dans la maison Tudor, tout dort. Seul, dans sa noble couche, le maître de céans attend le sommeil qui ne vient pas. Le crâne orné d'un élégant madras qui ressemble à s'y méprendre à un bonnet de coton, il paraît occupé à chercher une idée. — Mais les idées sont comme le sommeil.

— Ventrebleu ! se dit le féodal bourgeois, je n'ai pourtant pas une minute à perdre. Demain Longchamp me réclame, demain le monde élégant fixe ses yeux sur moi. Il s'agit de répondre à l'attente du monde élégant.

Et, ce disant, il passe la main sur son front comme pour prendre une inspiration aux cheveux.

La pendule répond deux heures.

— Deux heures ! s'écrie le magnifique anglais, deux heures et rien encore ! — Que diront mes valets si je repars devant eux sans une livrée nouvelle ?

Et ces regrets l'absorbant de nouveau, il reste longtemps affaissé et muet.

La pendule murmure quatre heures.

— Quatre heures ! oh ! pour le coup je ne dois plus hésiter.

A ces mots, il prend une plume et écrit en ces termes le menu de sa livrée, telle qu'elle doit figurer aujourd'hui dans la solennité de Longchamp :

En vertu du principe humanitaire et anglais : — Quand tu n'as rien emprunté à ton voisin, — je déclare emprunter :

A la livrée Aguado, la culotte bleu-clair ;

A la livrée Rothschild, l'habit bleu-barbot ;

A la princesse Bagration, le tricorne et la canne ;

Au prince Tuffakin, l'épaulette à graine d'épinards ;

A tous et à toutes cet air de bonne maison qui convient aux gens de domesticité féodale.

C'est seulement après de grands efforts que notre gentilhomme parvient à mettre au monde ce programme d'élégance cosmopolite. Aussi, à peine l'a-t-il terminé, que la terrible pendule résonne huit heures du matin. — Il appelle son valet-de-chambre.

— John, lui dit-il en le voyant entrer, embrassons-nous mon fidèle, j'ai composé ma livrée.

— Quoi ! monseigneur serait-il donc capable ?..

— En douterais-tu, John ? Lis plutôt cet ensemble de toilette et dis-moi ton avis.

— Ma foi, monseigneur, réplique le valet qui a parcouru le programme, tant de génie m'étonne ; seulement, il me semble que vos emprunts

sont un peu divisés.

— Comment cela, monsieur John ?

— Parbleu, monseigneur, vous empruntez à la livrée Aguado qui est espagnole, à la livrée Rothschild qui est allemande, à la livrée Tuffakin qui est russe et à la livrée Bagration qui est presque française.

— Ne sois pas surpris, mon ami, répond le gentleman ; cette livrée convient à une noblesse comme on en voit partout.

Le valet-de-chambre n'avait rien à répondre. En conséquence, il sera visible aujourd'hui sous cet accoutrement composite dans l'avenue des Champs-Élysées.

## Coulisses des Coulisses.

### L'Amour avec les Actrices.

Ecoutez et croyez ; c'est la *Physiologie des Amoureux* elle-même qui parle.

« Les actrices sont jeunes ou mûres.

Jeunes, — l'amour se résume à leur égard en 15,000 écus comptant par an pour elles, et en épingles pour les procureurs complaisants, épingles qui ne montent qu'à la modique somme de 4 ou 5,000 livres aussi, par an bien entendu.

La jeune actrice est une précieuse balle de marchandise sur laquelle spéculent le papa et la maman, quand elle en a ; l'oncle et la tante, à leur défaut. S'il se présente un acheteur, on informe, et les sûretés étant prises, on la livre sans trop s'inquiéter de son avis ; et quand elle est livrée, on la surveille impitoyablement nuit et jour, de peur qu'un coup de canif donné dans le contrat — de vente, ne fasse évanouir le magnifique entrepreneur.

Comme vous voyez, c'est la parodie du mariage.

Mûres. — Elles disposent d'elles-mêmes, et en disposent largement ; disons la vérité, plus universellement jadis que par le temps qui court. Elles ont l'ami du cœur qui les ruine, et les oiseaux de passage qu'elles plument ; ça fait équilibre.

Depuis quelques années, l'actrice tourne au bon motif. Je connais certaines actrices de certain théâtre sur le compte desquelles la médianse n'a pas le plus petit mot à dire, ce qui ne les empêche pas de déguster l'amour — à la sauce à l'ail. — Passez-moi l'expression, mais elle rend parfaitement mon idée.

Elles *posent* et font *poser*. — Ceux qui *posent* se moquent d'elles, et elles se moquent de ceux qui *posent* : c'est réciproque. — Mais au milieu de ce cortège d'adorateurs imposés par les nécessités d'une pension qui dépend de tout le monde en général et de tous les feuilletonistes en particulier, il y a toujours un préféré qui enrage *in petto* de voir s'éparpiller sur tous une affectionnité qu'il voudrait bien accaparer à lui tout seul.

Voilà pour la ville.

Maintenant voyons la rampe. La rampe est, pour une actrice, une sorte d'apothéose. Entre elle et le spectateur il y a tout l'orchestre à fran-

chir, et l'on sait qu'il est infranchissable ; et cependant quand elle est jeune, belle et passionnée, tout le monde la convoite, l'admire, l'idolâtre, et au milieu de l'illusion fiévreuse qui s'empare de tous, il ne vient à l'idée de personne qu'il y a derrière les coulisses une issue pour arriver jusqu'à elle. On s'habitue à la considérer comme une statue pleine de vie et de séductions posée sur un piédestal, inabordable parce qu'il faut une échelle d'or pour y atteindre. Et cependant on l'aime, on l'aime avec frénésie ! — entre le premier coup d'archet et la dernière tombée de la toile inclusivement : une fois ce voile entre elle et le spectateur, éclipse totale ; on remet sa passion frénétique à la plus prochaine représentation, si on a un billet.

## Premières Représentations.

—  
Odéon.  
—

LES RESSOURCES DE QUINOLA, drame en cinq actes, précédé d'un prologue, par M. de Balzac.

Philippe II, roi des Espagnes, vient d'être vaincu par l'Angleterre. Son invincible armée est réduite à quelques soldats, son trône chancelant. — Dans ces conjonctures, un homme, je veux dire un mendiant, se présente au palais.

— Sire, dit-il à Philippe II, je suis Quinola, valet d'un pauvre diable.

A quoi le monarque pourrait répondre : les pauvres diables n'ont pas de valet. — Mais Philippe II n'a pas la tête à lui. — Quinola poursuit donc : Mon maître, le seigneur Fontanarès est en prison, accusé de magie, pour avoir inventé une machine qui peut sauver l'Espagne. Cette machine consiste en un moteur hydraulique qu'on pourrait à la rigueur appeler *la vapeur*, et qui pousse les navires en pleine mer, sans le secours des voiles.

Diable ! diable ! dit le roi ; et il ordonne de mettre en liberté l'ingénieur Fontanarès, qui reçoit immédiatement le titre de duc de Neptunado, avec les moyens suffisants pour équiper un vaisseau. — Première ressource de Quinola.

Sur ces entrefaites, Fontanarès se fait des ennemis, et au nombre de ces derniers, une lorette politique du temps. La Senora Faustina (c'est son nom) fait si bien, que le pauvre de génie se trouve bientôt dans la misère. Les créanciers arrivent de toutes parts, et rien pour les payer ; quand le valet de Fontanarès se déguise en vieil hidalgo opulent, et, se disant le grand-père de son maître, annonce aux créanciers qu'ils seront soldés par lui ; après quoi il les congédie, en les traitant de faquins. — Seconde ressource de Quinola.

Bref, de ressource en ressource, l'ingénieur valet finit par ne plus en avoir ; si bien que Fontanarès voit sa découverte exploitée par un ignorant de génie, et perd le fruit de ses longues études. Il ne lui reste plus qu'un moyen, la vengeance. Il s'en sert noblement, en faisant couler bas le navire chargé de la machine qu'il a découverte. — Et, incompris en Espagne, il va chercher fortune en France.

Cette pièce n'est pas une pièce ; mais les scé-

nes qu'elle renferme sont riches de détails si excentriques, d'aperçus si nouveaux, de mots si pailletés, si spirituels, si *Balzaciens*, que nous ne serions pas étonnés de lui voir fournir une longue carrière de représentations fructueuses.

Monrose fils a eu d'excellents moments dans le rôle de Quinola. Nous avons cru souvent voir son père lui-même. Quant à Mlle Hélène Gausin, qui débutait dans le rôle de Faustina, nous lui dirons que dans celui de la marquise, Mme Payre s'est montrée pleine de convenance, de bon goût et surtout de bon ton.

### Gaîté.

LA DOT DE SUZETTE, drame-vaudeville en 4 actes, par MM. Dinaux et Gustave Lemoine.

Je vais vous raconter un délicieux petit roman, tout simple, tout délicat, tout imprégné de douces larmes du cœur.

Suzette est une pauvre fille élevée presque par charité dans le château d'une noble comtesse. Elle a dix-huit ans à peine, un visage d'ange, une douceur céleste — que la modestie de Mlle Clarisse nous pardonne ces mots. — Aussi, comme on aime Suzette autour d'elle, comme tout ce qui l'approche se sent entraîné vers cette pauvre enfant !

Au nombre des admirateurs de Suzette se trouve M. Adolphe, le fils de la comtesse ; mais celui-là, plus passionné que les autres, veut faire sa femme de la fille du peuple. Il ne dissimule pas ses sentiments à sa mère qui, en femme de race, proteste hautement contre un pareil amour. Mais de son côté, Suzette prévient la résolution de sa bienfaitrice. Bien qu'elle aime Adolphe, elle consent à étouffer ce secret dans son cœur, et accepte la main d'un grossier marchand de bœufs, nommé Chenu, qui ne sait même ni lire ni écrire.

Tant de résignation ne tarde pas à porter bonheur à Suzette. Dotée par la comtesse d'une somme modique de mille ou douze cents francs, elle va vivre loin de celui qu'elle aime, avec le brave Chenu. Mais celui-ci, non moins dévoué qu'elle, cache de nobles sentiments sous son enveloppe grossière. Il travaille tant et si bien, qu'au bout d'un certain temps la petite dot de Suzette devient une fortune énorme.

Bref, six ans après leur mariage, Suzette et son mari sont millionnaires. — Ils vivent heureux l'un près de l'autre, mais il font chambre à part. Dans ce moment aussi nous sommes en pleine révolution française (celle de 1793) ; les nobles sont chassés du territoire, et Suzette ignore ce qu'est devenue la famille de sa bienfaitrice — lorsqu'un jour, une pauvre mendicante se présente chez Mme Chenu. — Cette mendicante c'est la comtesse. — Suzette l'accueille avec bonheur, mais n'ose demander ce qu'est devenu son fils. — Bientôt ce dernier survient ; il est fugitif, poursuivi, sans asile. — Chenu le cache dans son hôtel, car Adolphe arrive de Vendée où il a sauvé la vie à la mère de Chenu.

Mais dans ces conjonctures, Chenu découvre une affreuse réalité. Suzette, qu'il n'aimait pas d'abord, et qu'il idolâtre aujourd'hui, Suzette n'a pas oublié son amour pour Adolphe. Il surprend

même une scène d'adieux entre les deux amants qui vont se séparer pour la seconde fois. Ne doutant plus alors de son malheur, il consent à faire le plus grand sacrifice et demande à la comtesse la main de son fils pour Suzette — car Suzette n'est pas sa femme.

— Je savais, dit-il, qu'elle aimait M. Adolphe ; je n'ai voulu que lui grossir sa dot, afin de rendre à votre fils une fortune qu'il a perdue.

Enfin, pour mettre le comble à tant de dévouement, Chenu annonce à la comtesse qu'il a fait rayer son nom et celui de son fils de la liste des émigrés.

Il y a dans cet ouvrage assez d'intérêt de situations attachantes, de larmes et de rires pour nous faire prévoir un immense succès — frère cadet de la *Grâce de Dieu*.

Mlle Clarisse est toujours une délicieuse enfant dont le public aime à faire une idole. Elle a parfaitement joué le rôle de Suzette, et Francisque aîné s'est montré comédien de haute intelligence dans celui de Chenu. C'est surtout dans le quatrième acte qu'il fera verser bien des pleurs.

## Chronique théâtrale.

**Opéra.** — La fraîche et robuste M<sup>lle</sup> Dobrée a reparu dimanche dernier sous les traits d'Isabelle de *Robert-le-Diable*. Le public du lustre a gracieusement salué le retour de sa bien-aimée, et M<sup>lle</sup> Dobrée a reçu d'avance une petite ovation. — Cela doit être cher !

— La belle artiste ne s'est pas montrée ingrate, aussi les gestes les plus attendrissants, les inflexions les plus délicates, les cris les plus déchirants ont prouvé à ces admirateurs passionnés toute sa reconnaissance. — M<sup>lle</sup> Dobrée dépasse le talent minime de M<sup>lle</sup> Forster, et sans la loi contre le cumul, elle pourrait devenir pour elle une rivale dangereuse.

— Nous conseillerons cependant à la belle artiste d'exagérer un peu moins les sensations d'amour, l'excès en tout est un défaut, de crier un peu moins les notes hautes ; elle est à l'Opéra, et les hurlements de l'Ambigu y font peu fortune sous le costume féminin ; de chanter un peu mieux le texte musical, d'éviter de dire *chil* au lieu de *s'il*. — Les *ch...* valent quelquefois des *chut...*

— Nous avons découvert la cause de la jalousie de Rosine contre M<sup>lle</sup> Dobrée. Rosine n'a jamais été qu'un page sémillant, M<sup>lle</sup> Dobrée pourrait être un magnifique grenadier.

— La représentation d'hier a confirmé notre opinion sur les divers artistes principaux interprètes de ce chef-d'œuvre.

— M. Delahaye n'est décidément encore qu'un élève de promission, mais trop inexpérimenté aujourd'hui pour aspirer d'emblée aux premiers rôles à l'Académie royale de Musique. Possédant une assez belle voix, M. Delahaye pourrait, avec de la persévérance et des études mieux dirigées, revenir un jour avec distinction sur cette scène maintenant trop périlleuse pour lui.

M<sup>lle</sup> de Roissy, dans le délicieux rôle de Mathilde, a montré aux plus difficiles critiques tout ce qu'il y a de charmes dans une voix pure, vibrante et sonore, conduite avec une flexibilité, une méthode et une justesse exquises. — Sa tenue simple et modeste, son talent réel, lui ont mérité tous les suffrages. — M<sup>lle</sup> de Roissy deviendra bientôt une cantatrice de premier ordre. Qu'elle continue, et notre prédiction ne tardera pas à s'accomplir.

**Français.** — Une indisposition de Beauvallet a permis à Ligier de se montrer dernièrement dans le *Gid*, et s'y est maintenu à la hauteur de son beau ta-

lent. Beauvallet et Ligier jouent ce magnifique rôle chacun à sa manière; c'est un double plaisir pour le public, et un double succès pour ces artistes.

— La *Suède délivrée* nous menace plus que jamais. Ah! M. Liadières, quel mauvais tour.

**Opéra-Comique.** — Le *Code noir* et le *Muet* se se répètent activement. — Au sujet de la première pièce, on a demandé si elle n'était pas du négrophile M. Isambert.

**Variétés.** — Hier soir la première représentation de la *Nuit aux soufflets*. — Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

**Palais-Royal.** — On annonce pour aujourd'hui une représentation extraordinaire au bénéfice de M<sup>me</sup> Dupuis. Au nombre des attraits de cette piquante soirée se trouvent deux premières représentations, celle de *Tabarin*, pièce en trois actes, dont le principal rôle est joué par Achard, et *Une Femme sous les scellés*, jouée par M<sup>lle</sup> Déjazet.

**Porte-Saint-Martin.** — Ce théâtre prépare pour demain une représentation extraordinaire. La Revue sera ce jour-là escortée de toutes sortes d'intermèdes de danses, de chants, de comédie et d'équilibre.

**Gaité.** — Le manuscrit de la *Dot de Suzette* vient d'être acheté pour la somme de 2,000 francs. — Ce chiffre dit plus que tous les éloges.

**Comte.** — Jeudi, vendredi, samedi, dimanche et lundi de Pâques, M. Comte donnera, selon son usage, cinq soirées des plus amusantes et des plus variées; *l'Homme à la Poupee*, *Wamba*, les *Jeux Indiens*, etc., terminées par la *Fantasmagorie animée*.

S'adresser pour la location des loges et des stalles au théâtre, passage Choiseul tous les jours, de midi à trois heures.

## Indiscrétions.



### M. Thiers antiquaire.

On s'est beaucoup diverti ces jours-ci dans le monde diplomatique d'une singulière acquisition que vient de faire M. Napoléon Thiers.

Dans la vente aux enchères des antiquités ayant appartenu à feu le baron Roger, le petit

historiographe est devenu adjudicataire d'un magnifique masque.

Le lendemain, cet événement faisait le sujet des conversations dans un noble salon.

— Pourquoi l'a-t-il acheté? disait l'un.

— Dans quel but politique? ajoutait l'autre.

Et comme l'embarras continuait:

— Cela est bien simple, s'écria une dame; il l'a acheté pour cacher son visage.

### Epoux et Pair.

Un de nos amis raconte l'anecdote suivante au sujet d'un ex-pair:

Se trouvant un jour avec M. D<sup>\*\*\*</sup>, son neveu, qui se plaignait des journaux, il lui en demanda la cause.

— Parbleu, mon oncle, s'écria le neveu, ces indiscrets se permettent de dire que ma femme est légère.

— Laissez-les donc amuser leur public, lui dit vivement le vieux pair. A chacun son métier.

— Comment, mon oncle?...

— Quand il fut question de ma nomination à la chambre haute, ne racontèrent-ils pas que j'avais joué ma femme à pair ou non!

— Eh bien, mon oncle, que dites-vous?

— Parbleu, je ne dis pas non!

### Amour-propre d'artiste.

L'une de nos jeunes et jolies artistes du boulevard se récriait ces jours-ci, en présence d'une sienne amie, au sujet de bruits injurieux que l'on répand dans le monde.

— Et que dit-on de vous? lui demanda cette dernière?

— On dit, ma chère, que mon père est mon portier.

— Que t'importe, si cela est vrai?

— Du tout, c'est mon concierge.

### Naïveté d'une autre actrice.

L'ingénue, M<sup>lle</sup> \*\*\*, rentre dernièrement chez elle, l'air un peu contrarié.

— Qu'avez-vous, madame? lui demanda sa soubrette (car ces demoiselles sont dames).

— J'ai envie d'être furieuse, répond l'ingénue. Tout-à-l'heure, je traversais le passage des Panoramas; il y avait foule — un inconnu survient derrière moi et me pince...

— Assez, je sais le reste, madame. — Et vous n'avez rien dit à un tel insolent?

— Si fait, je lui ai demandé s'il se croyait dans nos coulisses?

— Qui ne connaît M. Saintine et son gracieux talent? Qui n'a doucement rêvé en lisant *Picciola*, cette création si originale et si suave? qui ne s'est senti ému au fond du cœur devant les pages brûlantes du *Mutilé*, devant les peintures spirituelles de la *Maitresse de Louis XIII*? Aujourd'hui, M. X.-B. Saintine publie un nouveau livre, et c'est annoncer un nouveau succès; la *Vierge de Fribourg* est effectivement une des plus jolies idées qu'ait encore eues l'auteur de tant de charmants ouvrages. — Le même éditeur a publié en même temps un roman de M. Molé-Gentilhomme, intitulé la *Marquise d'Alpujar*. Les qualités éminemment dramatiques qui distinguent ce jeune écrivain se retrouvent dans cette récente création. Le caractère principal, celui de Wolfram, et celui de l'héroïne, Berthe de Mansfeld, sont surtout tracés avec une rare vigueur. Nous avons été frappés, en lisant la *Marquise d'Alpujar*, de l'ampleur que M. Molé-Gentilhomme sait donner à son style et de l'habileté vraiment remarquable avec laquelle il use des moyens scéniques. Nous pouvons prédire à cette double publication un beau succès. MM. Saintine et Molé-Gentilhomme y puiseront de nouveaux droits à l'estime de leurs nombreux lecteurs.

— M. Louis Lacombe, qui a déjà eu l'honneur d'être entendu plusieurs fois par la famille royale vient d'offrir au Roi la dédicace d'un duo pour piano et violon sur des motifs de *Richard-Cœur-de-Lion*. S. M. a bien voulu l'accepter et a daigné envoyer au célèbre pianiste, en témoignage de satisfaction, une épingle enrichie de diamants.

M. Lacombe donnera un concert, le 2 avril, à 8 heures du soir, dans les salons de M. Erard.

— M<sup>lles</sup> Ida et Caliste Mausin ont donné dimanche, dans les salons de M. Bernhart, un charmant concert où les deux bénéficiaires ont su mériter les justes applaudissements d'un auditoire choisi. Un délicieux solo de flûte, admirablement exécuté par M. Rémusat, un air varié de harpe, joué dans la dernière perfection par M. Pollet, et des romances chantées par M. Fourès, artiste plein de goût, ont complété dignement le programme de cette charmante matinée.

— Nous demandons l'explication d'un étrange phénomène de végétation; c'est l'éclosion d'une ravissante fleur de poésie sur une couche financière. Jusqu'à ce jour, nous avons cru que ce terrain n'était propre qu'à la germination des emprunts et des coupons de rentes, et voilà que nous y voyons poindre et s'épanouir une tige vigoureuse qui, sous le nom modeste d'*Herbier*, porte à ses rameaux de gracieuses poésies exhalant un parfum d'amour et de tendresse à pénétrer tous les cœurs.

*L'Herbier* de M. Alfred Leroux sera précisément recueilli et conservé par tous les rêveurs qui aiment à entendre les voix harmonieuses du cœur et de la nature.

Le Directeur-Gérant: VICTOR LANGE.

Imprimerie d'Ad. BLONDEAU, rue Rameau, 7.

FABRIQUE.

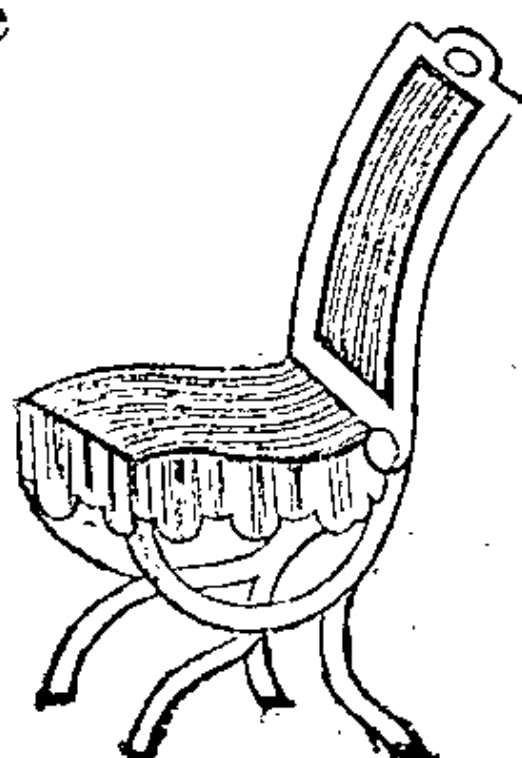
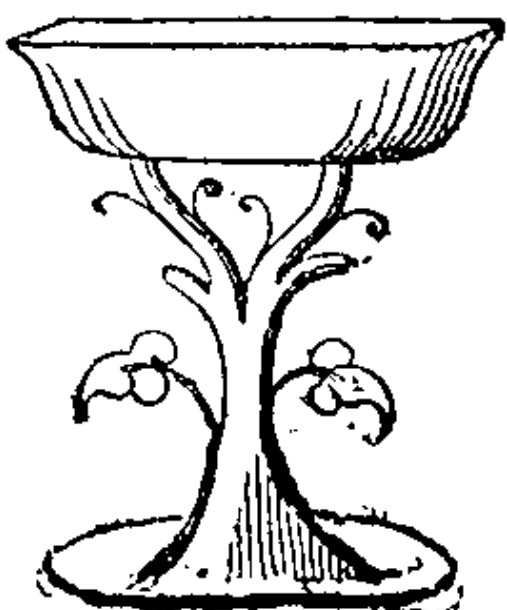
Rue St-Lazare, 144.

**GUERRIER**

Breveté.

(Fournisseur de la Famille Royale).

Meubles en fer pour appartements et jardins, Guéridons, Tables, Jardinières, Candelabres, ornemens en pâte rustique, sièges confortables pour jardins, pavillons, vestibules. — Lits complets, de 110 francs et au-dessus, sommiers élastiques.



DÉPOT.

Rue de la Chaussée-d'Antin, 5.

**BONBONS LIÉBAUT,**

66, rue Saint-Honoré.

MARRONS GLACÉS,

2 fr. 50 cent. le demi-kilogramme.

BONBONS ASSORTIS

ET CHOCOLATS EN IMITATION  
4 francs le demi-kilogramme.

Les personnes qui honoreront de leur visite les magasins de M. LIÉBAUT, pourront choisir parmi ces JOLIS BONBONS, ceux qui seront à leur convenance: dans le grand assortiment qu'elles y trouveront, il n'y en a point au-dessus de QUATRE FRANCS le demi-kilog. Les mêmes qualités se vendent partout 10 francs.

Le prix des objets de fantaisie, dont l'assortiment ne laisse rien à désirer, est en rapport avec le prix des Bonbons.